d

RELATION DE CE QVI S'EST PASSÉ

de plvs remarqvable dans la Miſſion *des Abnaquis à L'Acadie,*

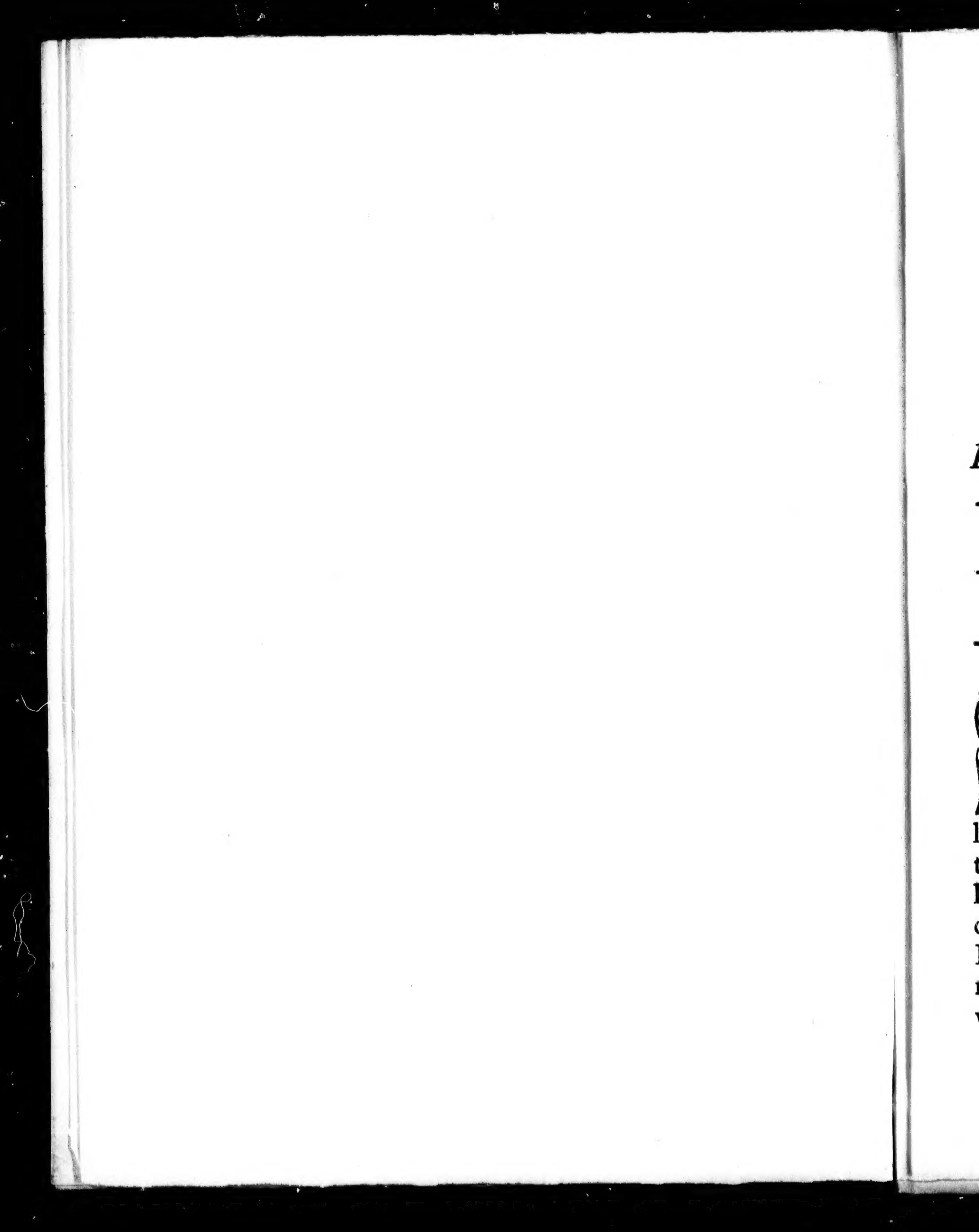
L'Année 1701.

Par le Père VINCENT BIGOT, *de la Compagnie de Jéſus.*



À MANATE :
De la Preſſe Cramoiſy *de* JEAN-MARIE SHEA.
M. DCCC. LVIII.







LETTRE

DU

PÈRE VINCENT BIGOT,

DE la Miſſion des *Abnaquis* a Lacadie dattée le 30 7bre, 1701.

UNE des preuves les plus ſenſibles que j'aye de la tendreſſe de l'amour que nos chers néophites ont pour notre Seigneur, ſont les fréquentes et longues viſites qu'ils lui rendent au St Sacrement. Je le vois tous les jours depuis bien des années avec la meſme conſolation et le meſme plaiſir, que ſi ce m'étoit un ſpectacle tout nouveau. En hyver auſſi bien qu'en été, dès le grand matin, l'on voit ces fervents chrétiens venir offrir au Sauveur les premières de

leurs actions, et quelques uns s'entretenir très longtemps avec lui. Les enfants meſmes attirés par l'exemple des grandes perſonnes, le pratiquent exactement, et ſurmontent l'inclination que l'on a à cet âge pour dormir ; afin de lui rendre auſſi leurs devoirs. Que ſi le ſommeil l'emporte quelquefois à ſon tour, et qu'ils s'endorment dans la chapelle, leurs parents les éveillent, et leur reprochent leur lacheté, et de leur peu de ferveur a lui rendre leurs adorations. Je prendrois ſouvent le parti de ces petits innocents, ſi je ne craignois de ſcandaliſer ceux qui les éveillent. Quoy qu'ils aſſiſtent à la prière du ſoir, et qu'ils en faſſent une ſeconde dans leurs cabannes avant que de ſe coucher, ils ne ſeroient pas contents, s'ils ne venoient encore rendre viſite à notre Seigneur dans la chapelle. Ce ſont comme des proceſſions continuelles d'allans et de venans, et celà ſe fait avec tant de recueillement, qu'il eſt aiſé de juger par leur extérieur de la ferveur de leur foi et de leur amour. Qu'ils aillent à leur travail, ou qu'ils en reviennent, ils ſe font une loi de le ſaluer dans la ſte maiſon et de lui offrir leur travail. Les

jours de feſtes qui ſont des jours de prières pour eux , il y en a qui en paſſent la plus grande partie auprès du St Sacrement, s'y entretenant et s'y occupant uniquement de Dieu , ſans aucun ennui , puis qu'il n'en peut y avoir dans ces aimables converſations , ou il fourni ſans doute à ces âmes ferventes de quoy l'entretenir de la manière qu'il veut.

L'amour généreux et héroïque des ſouffrances dans ces bons chrétiens , eſt accompagné d'une vie extrèmement innocente et vertueuſe , ou plutoſt en eſt la récompenſe. C'eſt une veille ſi exacte , et ſi continuelle ſur eux meſmes , qu'a peine les fautes les plus légères et les moins volontaires échappent-elles à la plupart d'entr'eux , leur humilité leur fait continuellement jeter les yeux ſur la vie qu'ils ont menée dans le paganiſme avant le bapteſme.

C'eſt un fonds inépuiſable d'humiliation pour eux et d'amour tendre pour le Dieu de miſéricorde qu'il a bien voulu les en retirer , juſqu'à leur faire ſouvent verſer des larmes.

La vie fervente d'un grand nombre de

nos néophites , ſans en exempter meſme les enfants , dont la ferveur et l'amour ſouvent ne cédent rien à l'amour et à la ferveur des perſonnes plus avancées en âge , me paraît un ſpectacle digne des Anges et de Dieu meſme. C'eſt une application continuelle à lui plaire dans leurs actions , à penſer à notre Seigneur et à la Vierge ſans que leur travail et leurs applications ſoient capables de les en diſtraire. Elle eſt devenue ſi naturelle à la plupart, qu'elle répand un air de douceur ſur tout ce qu'ils font , ce qui me paraît une marque infaillible de celle qui remplit leur coeur.

Un des chefs de cette nouuelle Egliſe , homme de guerre et qui a beaucoup de piété et de religion , étant allé chez les Anglais , dont il entend la langue , a eu un entretien avec eux ſur les matières controverſés , lorſqu'à ſon retour il eſt venu m'en rendre compte , pour ſavoir de moi s'il ne s'étoit pas en quelque choſe éloigné de la vérité. J'ai été charmé du bon ſens , et de la ferveur que ce brave chrétien a marqué en cette rencontre , juſqu'à confondre les Anglais , et les réduire à ne pouvoir lui répondre , " Je les ai défiés ,

diſait-il ,

“ diſoit-il , de trouver la moindre choſe
“ tant ſoit peu défectueuſe dans ma Reli-
“ gion , au contraire , je leur ai reproché
“ que leur religion n’étoit point une vraie
“ religion , que c’étoit un multitude de
“ religions : que la pluſpart d’eux vivoient
“ comme des gens qui n’en ont point ,
“ leur ajoutant que je les connaiſſois , ayant
“ été pendant ma jeuneſſe quaſi toujours
“ chez eux. A l’égard du culte des ſaints ,
“ ſurtout de la Ste Vierge , je leur montrai
“ que Dieu lui fait entendre et qu’elle
“ écoute nos prières.” Toujours de fort
bon ſens , et d’une manière proportionnée
à la portée de ceux a qui il parloit , qui
n’étoient pas de fort habiles gens. Enfin
pour les convaincre que la Ste Vierge nous
exauce , et nous fait ſentir des effets de ſa
protection et de ſon interceſſion pour nous ,
“ Vous me connaiſſiez ,” leur a-t-il dit ,
“ j’ai été un des plus grands ivrognes qui
“ fut jamais. Dieu a eu pitié de moi ,
“ je ne le ſuis plus depuis bien des an-
“ nées , et je défie quiconque depuis ma
“ converſion de me pouvoir reprocher
“ d’avoir goûté vin ou eau de vie. A qui
“ en ſuis obligé qu’a ma Ste Dame , à la

" mère de Jeſus ? ce fût à elle a qui je
" m'adreſſai dans l'extreme faibleſſe que je
" me ſentois pour vaincre une habitude
" invétérée d' ivrognerie , je l'ai cepend-
" ant vaincue avec ſon ſecours , et après
" celà dites ce que vous voudrez vous au-
" tres Anglois , que les ſaints ne nous
" entendent pas , qu'il eſt inutile de nous
" adreſſer à eux et à la mère de Dieu , je
" ne vous crois pas : vous êtes des men-
" teurs , mon expérience m'en convainct ;
" ſachez que j'aimerai et bénirai la Ste Vierge
" juſqu'au dernier ſoupir de ma vie. Je
" ſuis ſûr meſme qu'elle me ſait bon gré ,
" et qu'elle me recompenſera de ce que
" je la defends contre vous."

En me racontant tout cela , il s'imaginoit peut-être être encore aux priſes avec ces Anglois , il mêloit avec une air de piété et de douceur que lui donne le chriſtianiſme l'ardeur d'un brave , qui n'a rien de plus cher que ſa religion.

J'avois tant de peur de rien perdre de l'entretien que j'ai eu avec ce fervent chrétien , que dès le moment qu'il ma quitté j'ai écrit ceci , tout plein que j'étois encore d'un ſi aimable entretien.

Le temps de la naiſſance du fils de Dieu, eſt un temps précieux pour nos chers ſauvages, ils le ſouhoitent et l'attendent avec impatience, et viennent ſouvent du lieu de leur chaſſe quelque éloigné qu'il ſoit d'ici, pour avoir le bonheur d'aſſiſter à cette fête. Douce et heureuſe nuit pour ces amants et amantes de Jéſus naiſſant. Ils la paſſent la pluſpart tout entière auprès de lui ſans que le ſommeil vienne troubler de ſi ſaints et de ſi doux entretiens. Elle ſemble meſme trop courte à quelques uns, et le jour vient trop tard pour eux. Je ne çaurois dire toutes les marques de tendreſſe qu'on donne au Sauveur naiſſant dans la crèche, pendant tout ce St temps : peut-être qui ſe ſentent le moins attendries à la vue de ce myſtère d'amour et de douceur ſeroient touchées de voir les effets qu'il produit dans les pauvres barbares.

Nous avons eu tout l'hiver dernier un grand nombre de femmes et de jeunes enfants meſme malades du ſcorbut, de ſorte que le village étoit un vrai hôpital, ce qui me conſoloit dans l'extrème compaſſion que j'avois ſouvent de ces pauvres

malades , c'eſt leur patience—c'eſt une égalité d'eſprit charmante , c'eſt une reſignation ſi parfaite à la volonté de Dieu , qu'on ne peut rien ce ſemble s'imaginer au delà. Toujours contens , toujours gais , toujours parlant de la mort d'une manière à en faire envie. Ce qui me ſurprend , c'eſt que de jeunes femmes , de jeunes enfans ſoient capables de cette réſolution , c'eſt ce me ſemble une marque très evidente de la paix de leur conſcience et de l'innocence de leur vie , qui leur otent tout ſujet d'appréhender les ſuites de la mort.

Il y a quelques jours que je fus ſenſiblement touché en voyant un pauvre père arrivant de la chaſſe , d'où il ne venoit que pour apporter de la viande à ſes deux filles , qu'il trouve preſque ſans aucune eſpérance de réchapper de leur maladie ; dès le moment que je ſçus ſon arrivée , je fus dans ſa cabanne , ou je le trouve aſſis vis-a-vis de ſes deux filles , accablé de douleur , ſans rien dire et verſant des larmes , j'avoue que ce ſpectacle m'en fit verſer à mon tour , de compaſſion pour lui. Tandis que je tachois de le conſoler , ſa fille aiſnée ſe

lève ſur ſon ſéant , et me dit d'un ton de voix qui marquoit ſon courage et ſa réſolution : j'ai eu beau conſoler mon père depuis qu'il eſt arrivé , en vain je l'ai prié de ne point s'affliger , j'ai beau lui dire que Dieu eſt le maiſtre de nos vies , que nous voulons bien mourir , ma ſoeur et moi , il ne m'écoute point , il n'a point ceſſé de pleurer depuis ſon arrivée. Qu'il vous obeiſſe donc au moins , mon père , et qu'il ceſſe de pleurer et de nous attendrir par ſes pleurs. Ce père prit la parole et m'a dit , ne vous réglez point ſur mes larmes, je n'ai pu les retenir , et je n'en ai pas été le maiſtre , lorſqu'en entrant ici , j'ai vu mes deux filles en l'état où elles ſont , mais le Seigneur n'eſt pas moins le maiſtre de faire ce qui lui plaira. Je les lui ai offertes toutes deux , et je ne puis vouloir que ce qu'il veut. Après l'avoir loué de la diſpoſition où il étoit et de la reſignation à la volonté de Dieu , je lui dis qu'il ne falloit pas encore déſeſperer de leur guériſon , que quoyque nous euſſions eu bien eu des malades du meſme mal , perſonne n'en étoit encore mort , quelles etoient jeunes l'une et l'autre , et par conſéquent plus

capables de résister à la violence du mal. Il m'écouta aussi bien que ses filles avec beaucoup de docilité , ayant toujours un visage aussi riant , que si elles n'eussent pas été malades. J'ai vu plusieurs fois la cadette , se traisner comme on dit à quatre pattes , jusqu'à la dernière extrémité pour avoir la consolation de saluer notre Seigneur dans la Ste Maison. Elle n'étoit pas la seule , la plus part de nos pauvres malades avoient la mesme ferveur. En visitant les cabannes , je trouvois presque toujours quelqu'une de ces ferventes chrestiennes , ou allant à la chapelle ou en venant quelquefois coucher à la porte de la chapelle pour prendre un peu haleine , ce qui en me donnant une extreme compassion , ne laissoit pas de me consoler , sachant bien la peine que je leur eusse faite en leur défendant celà. Je n'eus jamais le coeur de le leur défendre , ainsi la violence du mal ne priva presque jamais aucune de nos malades des communions générales , qui se font plus fréquemment pendant l'hiver , y ayant moins de monde au village , puisqu'on apportoit à quatre dans leurs . . . . à la chapelle celles

qui ne pouvoient s'y traiſner , après les etre allé confeſſer la veille ou le jour meſme de la communion dans leurs cabannes. Ces ſts jours étoient pour elles des jours de réjouiſſances ; elles y penſoient continuellement , une communion leur en faiſant ſouhaiter une autre , ſans pouvoir ſe raſſaſier de ce pain des anges , qui étoit tout leur ſoutien , et toute leur conſolation.

Il ne faut pas que j'oublie ici la charité tout à fait aimable de deux petites filles d'environ neuf ou dix ans , voyant que dans des certaines cabannes , il n'y avoit perſonne qui pût faire du bois de chauffage, d'elles meſmes , et ſans que perſonne leur eût dit , en alloient faire , et en apportoient leur petite charge. Comme je fus témoin de leur charité , et que je les en loua beaucoup , cela redoubla encore leur ferveur , et leur fit continuer l'exercice de leur charité. Je n'admirai pas moins le courage d'une pauvre malade , qui étant la ſeule de ſa cabanne que la maladie n'eut pas encore tout à fait réduite à ne pouvoir rien faire , alloit le mieux qu'elle pouvoit au bois , et en apportoit aux malades , ſa charité et ſa ferveur ſup-

pléant à ſes forces , et lui faiſant oublier ou plutôt ſurmonter ſon mal.

Entrant ce matin une cabanne , j'y ai trouvé une ancienne chrétienne qui exhortoit les malades à la patience , elle n'a pas laiſſé de continuer , mais d'une manière extrèmement ſpirituelle , juſqu'a me faire un vrai plaiſir de l'entendre , et de voir la modeſtie avec laquelle elle parloit. Enſuite en ſe tournant vers moi , " N'eſt-il pas vrai , mon père , m'a-t-elle dit , que ce n'eſt que du bout des lèvres que nous diſons quelquefois à Jéſus ; mon Jéſus , que ne mourûs-je avec vous ſur la croix lorſque vous y expirates , que ne fus je attaché au revers de votre croix , afin que les meſmes clouds qui percèrent vos mains et vos pieds , tranſperçaſſent mes pieds et mes mains , lorſqu'il nous fait part de ſa croix , qu'il nous y attache avec lui par les maladies qu'il nous envoie , nous ne ſommes point contents , nous ſommes quelquefois chagrins et inquiets , ne paroit-il pas bien que nous ne lui parlons pas de bon coeur lorſqu'étant en parfaite ſanté , nous ſouhaitons de riſquer avec lui , de ſubir avec lui le meſme ſort , d'expirer avec lui ſur la croix." En

En vérité rien de plus éloquent, que ce que j'ai ſouvent entendu dans les cabannes, en des ſemblables rencontres, et je me ſerois ſçû bon gré de parler auſſi juſte et de rencontrer ſi bien ; au moins la foi de ces braves chrétiens paroiſt évidemment dans l'eſtime qu'ils font des ſouffrances juſqu'a ſe plaindre quelquefois que notre Seigneur ne les en juge pas dignes, de ce qu'il ne les traite pas comme ces bons amis, ces amis généreux à qui il fait part de ſa croix. C'eſt ce que me diſoit il n'y a pas longtemps une très fervente chrétienne à l'occaſion de tous nos malades ; il n'y aura donc que moi, mon père qui n'aurai point de part aux ſouffrances de mon Jéſus, "je ne ſaurois m'empecher de porter envie a tous ces malades, lorſque j'entre dans leur cabannes pour leur rendre viſite, continua-t-elle, je leur envie leur bonheur, je dis en moi-même que vous êtes heureux vous autres vrais amis de Jeſus, puiſque vous êtes les compagnons de ſes ſouffrances."

J'ai ſouvent de ces ſortes d'occaſions, qui en me rempliſſant d'une ſenſible conſolation, de voir juſqu'ou va l'amour fer-

vent et la foi de ces braves chrétiens me couvrent en mesme temps de confusion, en me faisant sentir combien je suis éloigné de leurs généreux sentimens. Aujourd'hui j'ai été extremement touché et consolé en mesme temps de voir le courage d'un jeune homme, qui ayant un fort grand mal à un bras depuis environ deux ans, le voit maintenant peu à peu tomber en pièces. Le voyant pleurer et se plaindre, quoique d'une manière fort douce, pressé par la violence de la douleur qu'il souffroit, je le consolois le mieux que je pouvois, lorsque tout-à-coup faisant un effort pour surmonter la douleur, il a essuyé ses larmes et m'a dit d'un son de voix néanmoins, qui marquoit combien il suffroit : "Ne " croyez pas mon père parce que je verse " des larmes, que je sois peu content de " souffrir. Jésus voit mon coeur, et il " sait bien malgré les larmes que je verse " quelque fois contre mon gré, que je " veux parfaitement ce qu'il veut ; lorsque " je vois tous les jours sortir des os de ma " main, et de mon bras, je me console " sur l'avenir, et je me dis a moi-même " lorsque je verrai mon Jésus, je serai

“ exempt de tous ces maux je n’aurai plus “ rien à ſouffrir.” Y a-t-il donc rien de plus grand en matière de patience chrétienne ? Ce ſpectacle m’a ſi fort attendri, que j’aurois verſé volontiers des larmes, lorſque je lui ai vu reſſuyer les ſiennes, et vaincre par un généreux effort la violence de ſon mal. J’ajoute ici ce que je n’y ai pas encore marqué, la conſtance héroïque de ſa mère lorſqu’il mourût ; elle me vint quérir elle-même, hâtez-vous de venir, mon père, me dit elle, mon fils vous demande, et dit qu’il va bientôt mourir. Il avoit déja reçu le viatique, et l’extrême onction avec beaucoup de dévotion. J’accours donc à la cabanne, et je le trouve à peu-près comme je l’avois laiſſé peu d’heures auparavant. Au moins à ce qui me paraiſſoit, ſouffrant toujours avec la même patience, comme je prétendois m’en retourner après l’avoir conſolé, et lui avoir fait faire quelques actes, je m’aperçois tout à coup qu’il expire fort doucement, ſa mère qui étoit auprès de lui, ſaiſie par la douleur, ſe retire un peu à l’écart, ſans néanmoins verſer des larmes, ni le moindre cri, mais la nature voulant

ſe dédommager des larmes qu'on lui retenoit malgré elle, et de la violence qu'on lui faiſoit, cette pauvre mère fut ſaiſie d'un ſi grand tremblement, qu'il m'effraya, et que j'en craignis les ſuites : je laiſſai donc là ſon fils, qu'une ſi heureuſe mort venoit d'affranchir des miſères de cette vie pour la conſoler elle meſme, au tremblement qui lui continua très longtemps, au moins tout le temps que je reſtai dans la cabanne, elle me parut toujours conſtante, toujours généreuſe, voulant toujours ce que Jéſus vouloit, et renouvelant avec des termes plus touchants et plus tendres qu'elle ne m'auroit paru le faire toutes les fois qu'elle m'en avoit parlé, le ſacrifice qu'elle lui avoit fait de ce fils unique. Je l'ai dit ſouvent, et je le dirai toujours.

Toute ma peine, lorſque j'écris ceci, eſt de ne pouvoir dire les choſes comme je les vois, ne doutant nullement que ceux qui n'en ſont point touchés, les voyant ſur le papier, ne le fuſſent extrêmement s'ils en étoient eux meſmes témoins. Cette bonne chrétienne m'a raconté depuis ce temps là, un ſonge qu'elle eût quelques jours après la mort

de ſon fils , ou il lui parut plein de gloire et la conſolant. Sans examiner la nature de ce ſonge qui me parut avoir quelque choſe d'extraordinaire, je m'en ſervis pour la conſoler et pour la confirmer dans l'eſpérance que je lui avois toujours donnée de l'heureux état de ſon fils. Son mari qui paſſoit parmi nos ſauvages pour un brave achevé et que d'ailleurs étoit fort fervent chrétien , mourût il y a quelques années. Il y a environ trois ans qu'elle perdit une petite fille qui avoit beaucoup d'eſprit , il ne lui reſtoit plus que ce fils dont je viens de raconter la mort. Elle a fait tous ces ſacrifices à notre Seigneur avec la meſme conſtance. Il faut bien ce me ſemble , qu'il ſoit content d'elle , puiſqu'il la juge aſſez forte pour toutes ces rudes épreuves.

La mort de ce jeune homme qui arriva le lundi de pâques , fut ſuivie dès le lendemain de la mort d'une jeune femme d'environ 20 ans , non moins heureuſe que la précédente. Je puis dire ce me ſemble avec vérité que j'ai bien vu mourir des prédeſtinés , depuis que notre Seigneur m'a fait la grace de m'appeler à nos chères miſſions , et que je n'en ai point vu ou il

ait paru des marques plus ſenſibles de prédeſtination que dans les deux morts que je trouve marquées dans mes deux brouillons , il eſt vrai qu'en les copiant j'ai renvoyé à ces deux derniers articles ici , ce qui s'y trouvait parici par la , qui les regardoient , mais je m'en vais écrire les choſes avec la meſme ſimplicité , et dans les meſmes termes que je les ai écrites en les marquant.

Tachant de fournir à une malade des motifs de conſolation , en l'exhortant à lever ſouvent les yeux au ciel , à y penſer ſouvent , pour adoucir un peu l'ennui et les douleurs de la maladie , puiſque c'eſt là qu'elle en doit recevoir la récompenſe ; " Ah mon père , me dit elle d'un viſage fort riant comme d'une perſonne qui ſouffre peu , ou plutoſt à qui ſon courage et ſa ferveur font regarder comme peu de choſe ce qu'elle ſouffre , bien loin de chercher du ſoulagement à mes maux , je demande du meilleur de mon coeur à Jéſus qu'il les augmente , afin qu'aumoins pendant qu'il ſouffre et que l'on honore ſes ſouffrances , je ſouffre auſſi avec lui."

L'égalité d'eſprit et la gaieté d'une de

nos malades me paroit quelque choſe de charmant toutes les fois que je la vois, c'eſt-à-dire tous les jours, et quelquefois 2 fois le jour, ce ſont toujours de nouveaux ſujets d'admiration pour moi. Il eſt très vrais que tous nos malades ſont d'une patience admirable, mais la patience de celle-ci à quelque choſe d'héroïque, et qui ſe fait remarquer, quelque accoutumé que l'on ſoit à ces ſortes de ſpectacles.

L'on ne juge qu'elle eſt malade que parce qu'étant d'ailleurs extrêmemens fervente, elle ne fait plus ce qu'elle a coutume de faire en ſanté ne ſe rendant meſme à la chapelle qu'avec beaucoup de peine. Dernièrement elle avoit été obligée de s'en retourner à la cabanne étant à moitié chemin, lorſque je fis enſuite ma viſite, elle me dit fort agréablement, "Voyez mon père, ſi je n'ai pas du courage ; il m'a manqué à moitié chemin de la chapelle, il a fallu m'en revenir." La joie qui paroit ſur ſon viſage, feroit quaſi croire qu'elle n'eſt pas malade, j'y ai été trompé moimeſme aujourd'hui, les vrais marques de l'augmentation de ſon mal et de ſes douleurs pour des marques infaillibles qu'elle

ſe portoit mieux , car elle s'efforce d'être d'autant plus gaie que ſon mal augmente, la trouvant donc d'une gaieté extraordinaire, mais toujours mélée d'une modeſtie et d'une douceur fort grande, aſſiſe ſur ſa natte, et careſſant une petite fille de ſa cabanne qui etoit auprès d'elle, "j'ai bien de la joie, lui ai-je dit, que vous vous portiez mieux." "Au contraire mon père, m'a-t-elle répondu fort ſimplement, il me ſemble que mon mal augmente, mon mal de tête ſurtout eſt plus grand qu'il n'a encore été." "Il s'en faut encore bien, ma fille, lui ai-je dit, qu'il ſoit ſi grand que celui de Jéſus couronné d'Epines." "Ah mon père, a-t-elle réparti, je n'ai garde de le comparer avec celui de Jéſus." Cette patience pleine de douceur la rend entièrement aimable à tous ceux du village, qui en entendant parler, la vont voir exprès pour en être eux-meſmes témoins, mais ſurtout à ceux de ſa cabanne, qui en ſont charmés, quoique je voie tout cela ſans rien dire, je n'en penſe pas moins, et ce ſont pour moi des ſujets d'une vraie et ſolide joie.

J'ai trouvé aujourd'hui dans le délire, celle

celle dont la gaieté me fit croire , il y a trois ou quatre jours , qu'elle ſe portoit mieux , mais enſuite c'étoit un ſainte et un agréable délire , elle prioit Dieu tout haut, poſement d'un ſon de voix ſi fervent et ſi dévot , qu'il auroit inſpiré de la dévotion aux perſonnes qui en ont le moins.

Elle a invoqué enſuite les ſaints qu'elle honore particulièrement , ſurtout S^t Joſeph , répétant par deux fois la prière qu'elle lui faiſoit , celà a duré aſſez longtemps , et enſuite la voix a commencé à n'être plus diſtincte , ſa poitrine étant laſſe probablement de l'effort qu'elle faiſoit , et enfin quelques moments après , elle a ceſſé de parler. Je m'ennuyois ſi peu de l'entendre , que j'aurois ſouhaité que celà eût duré plus longtemps , marquant à ceux de ſa cabanne le plaiſir que je prenois à celà , celle qu'il a adoptée pour ſa fille , et qui a en effet pour elle toute la tendreſſe d'une mère , dit , " Celà vous paroit extraordinaire , mon père , pour nous , nous y ſommes accoutumés , tous les rèves ne ſont que prières , nous l'entendons continuellement prier pendant la nuit."

Enſuite revenant tout-à-coup de ſon dé-

lire, comme une perſonne qui revient d'un grand aſſoupiſſement, elle nous a tous regardés, conſervant toujours cette égalité d'eſprit qui paraiſſoit juſques ſur ſon viſage, cet air de modeſtie et de douceur, qui faiſoit ſon caractère, je lui ai demandé pour lors ſi elle n'étoit pas contente de mourir, "Ah mon père, m'a-t-elle répondu fort bas, je ne ſouhaite rien d'avantage, la mère de Jéſus ma bonne mère, le ſait que je n'ai point de plus grand et de plus continuel deſir que de la voir." Enſuite lui diſant qu'elle étoit heureuſe de ſouffrir avec Jéſus ſouffrant, qu'elle mourroit peut-être en meſme temps que lui, elle a fait un effort pour me marquer la joie par un épanouiſſement du viſage ſans me rien dire, comme une perſonne à qui l'on fait extrèmement plaiſir. Je ne doutois pas que je lui on fiſſe beaucoup en lui parlant de Jéſus Chriſt ſouffrant et crucifié, qui m'a toujours paru faire ſon attrait, et dont la vue continuelle lui rend ſon mal et ſes douleurs douces et agréables.

Le lendemain je trouvai ma malade aſſez bien, à ce qui me paraiſſoit et toute ſa cabanne dans la joie et dans l'eſpérance

qu'elle ne mourroit pas. Il n'y avoit qu'elle qui marquoit ſur ſon viſage toujours égal avoir plus d'indifférence pour la vie qu'elle n'avoit eu pour la mort , ayant toujours donné des marques ſenſibles de joie lorſque je lui ai parlé de la mort. Le ſoir meſme je la trouvai plus mal qu'à l'ordinaire et dans le délire , dont je l'ai quaſi toujours fait revenir en l'appelant par ſon nom. Comme je profitois de ces moments pour lui faire faire des actes , elle les faiſoit avec la meſme ferveur qu'une perſonne en parfaite ſanté ; enſuite s'apercevant qu'elle n'avoit plus tout ſon eſprit , elle m'en advertiſſoit elle-meſme. Enfin aujourd'hui mardi de Pâques eſt morte notre petite prédeſtinée âgée d'environ 20 ans , comblée de mérites qu'elle a acquis , particulièrement dans ſa dernière maladie , qui a été aſſez longue , et durant laquelle elle n'a jamais fait paroitre la moindre altération ſur ſon viſage ou dans ſes manières. Il y a longtemps que ſans ſavoir les deſſeins que notre Seigneur avoit ſur elle , et qu'il la diſpoſoit à la mort , j'étois ſurpris de voir un ſi grand accroiſſement de ferveur. Enfin ſon dernier jour devoit

être aujourd'hui. Elle nous a quittés, laiſſant dans l'affliction ſa cabanne a qui ſon extrême douceur la rendoit aimable, moi dans une joie auſſi grande que ſi je l'euſſe vue de mes yeux entrer dans le ciel, et tout le village dans l'admiration de ſa patience héroïque et de ſa ferveur. Dans ſon agonie qui a été fort douce, elle a donné toujours des marques ſenſibles qu'elle entendoit et qu'elle faiſoit avec moi les actes que je lui ſuggérois. Ainſi elle eſt morte dans l'amour actuel et dans de fervents déſirs de voir ceux qui avoient fait pendant ſa vie la matière de ſes plus doux entretiens, Jéſus-Chriſt crucifié et la très Ste Vierge. Son viſage, après ſa mort, comme me l'ont fait remarquer ceux qui l'ont vû mourir, a conſervé cet air de joie et de gaieté, ce doux agrément pour la mort, qui y a toujours paru tout le temps de ſa maladie. Je me ſouviens que lorſque je lui propoſai il y a aſſez long-temps un mariage dont on m'avait chargé de lui porter la parole, elle me répondit d'une manière ferme, quoique pleine de reſpect; "Non mon père, celà ne peut-être": "penſez-y, lui répartis-je, ne me

répondez point maintenant." "J'y ai penſé, mon père, me répondit elle, et c'eſt une affaire réſolue depuis longtemps." Je ne doute nullement, et j'en ai d'aſſez grandes convictions, qu'elle demanda dès lors à la Ste Vierge de mourir plutoſt que d'être mariée. Elle avoit été mariée fort jeune, et ſon mari qui étoit un jeune homme bien accompli mourût il y a trois ou quatre ans. Ainſi le choix qu'elle faiſoit, n'étoit point un choix d'enfant, mais un vrai amour de l'état ou elle étoit par un déſir extrème de plaire à la Ste Vierge. Je ſus quelques jours après, que l'on projetait encore un autre mariage, qui devoit ſe faire au printemps au retour de la chaſſe, et que tout étoit conclu entre les parents, à ſon conſentement près, qu'elle n'auroit jamais donné. Une heureuſe mort l'affranchit de tout cela.

Une de ſes compagnes qu'elle aimoit beaucoup, m'eſt venue dire aujourd'hui, il faut que je vous raconte, mon père, ce qui m'eſt arrivé, à l'occaſion de ma compagne, qui mourût hier, je ſuis ſurpriſe que l'aimant autant que je l'aimois, ſa mort bien loin de me cauſer de la triſteſſe,

ne me donne que de la joie. Il faut que ce ſoit elle qui me faſſe cette amitié. Il y a longtemps que la voyant aſſez mal, ſans néanmoins croire qu'elle dût mourir ſitoſt, je lui dit "hé quoi donc, veux tu mourir, veux tu donc me quitter." "Je n'en ſais rien me répondit elle, tu me demandes celà, comme ſi j'étois arbitre de ma vie, et que je puſſe vivre ou mourir à mon choix, n'eſt-ce pas Jéſus qui en eſt le maitre." "Mais", repris-je, "ne crains tu pas, n'as tu pas d'appréhenſion des jugements de Dieu." "Non, me dit elle, je n'ai nulle crainte, au contraire, il me ſemble que je ſerois très contente de mourir maintenant, dans la crainte que ſi je vivois plus longtemps, je n'offenſaſſe Dieu." "Quelle affliction pour moi, continuai je, ſi tu mourois." "Ma mort ne vous devrait point affliger, pourſuivit-elle, vous me feriez bien plus de plaiſir, au lieu de vous en affliger, de travailler tout de bon à retrancher de votre coeur tout ce qui peut déplaire à Jeſus."

Hier la voyant près de mourir, et ayant le coeur extrèmement ſevré de douleur j'allai chercher de la conſolation auprès

de Jéſus. Tout d'un coup ce que je viens de vous raconter que nous nous ſommes dit l'un à l'autre que j'aurois entièrement oublié , ſe préſente à mon Eſprit , et en meſme temps il me ſemble que je vis comme dans un miroir toutes les actions de ma vie , et que je fus pénétré d'une extrème douleur à la vue de mes péchés d'avoir offenſé Jéſus , et d'un déſir extrème de l'aimer d'orénavant tout d'une autre manière que je ne l'ai aimé. Je ne doutai nullement , mon père , que la diſpoſition ou je me ſentois ne fût un effet des prières de ma compagne mourante pour moi. Voilà ce que cette bonne chrétienne m'a raconté aujourd'hui et que j'ai eſcrit en meme temps. C'eſt là tout ce que je trouve de cette heureuſe morte dans mes papiers. Je puis ajouter que ſa mort et l'exemple de ſes vertus , ont cauſé bien de la ferveur , et en cauſent encore tous les jours.

Si j'étois moins accablé de ſommeil que je le ſuis , il me reviendroit peut-être dans la mémoire bien d'autres choſes dont je ne me ſouviens que lorſque je n'en ai pas beſoin , et qui lorſque je voudrois m'en

ſouvenir ne ſe préſentent point à mon eſprit. Il faut a moins eſcrire encore quelque choſe d'une autre prédeſtinée, mais en peu de mots, puiſque outre que voilà mon papier fini, il eſt bientoſt temps de me lever avant que de m'être couché. Mais l'on part demain pour Québec, et c'eſt l'unique occaſion que j'aie de vous écrire ceci. Le prédeſtiné dont je veux vous parler, eſt un vieillard extrèmement âgé, aveugle depuis environ un an, le plus beau naturel que j'aye jamais trouvé parmi les ſauvages, homme d'eſprit et de bon ſens, dans ſon extrème vieilleſſe meſme, dont il n'eut jamais les défauts, ne ſachant ce que c'eſt que d'être chagrin et incommode, mais ſi plein de Dieu, que tout ce qu'il diſoit, avoit une onction particulière, au moins à mon égard, car je ne ſortois preſque jamais de ſa cabanne ſans me ſentir rempli d'une ſ[te] joie, penſant au ciel nuit et jour, parcequ'il ne pouvoit plus que fort peu dormir, " Que fairois-je autre choſe, mon père, m'a-t-il dit ſouvent que de penſer à Jéſus et à Marie, qu'a m'occuper du déſir de les voir, voilà tout ce que je puis faire, auſſi

eſt-ce

eſt-ce mon occupation continuelle nuit et jour. Ah ! mon père, qu'il eſt vrai que le chriſtianiſme remplit le coeur d'une ſolide joie. Je vois ma mort proche, elle ne m'effraie point, Jéſus aura pitié de moi. Voilà le ſujet de ma joie, j'aurois ſouhaité, me diſait-il, au temps de la paſſion, j'aurois ſouhaité mourir avec Jéſus en croix, ſi je n'avois apprehendé de prévenir ſa volonté, en ſouhaitant de mourir avant ce temps qu'il m'a marqué."

C'étoit autrefois un bien diſant, et il en avoit encore de bons reſtes. Je prenois tous les jours beaucoup de plaiſir à voir les différentes manières, mais tout-à-fait éloquentes, dont il me marquoit ſa reconnaiſſance, lorſque j'aillois le voir. Enfin il mourût le jour de l'aſſomption de la Ste Vierge pour être probablement témoin de ſon triomphe dans le ciel. Son viſage après ſa mort pareſſoit extrèmement riant et beau comme le viſage d'un homme qui dort d'un doux ſommeil.

Pardonnez-moi mon Révérend Père, tous mes griffonnages, et attribuez les au peu de loiſir que j'aie. Pour ce qui eſt de

la ſimplicité avec laquelle je vous eſcris les choſes, je ne m'en excuſe point, vous ayant déja dit que je ne faiſois jamais autrement. Je ſuit en celà mon inclination, étant plus touché du ſimple récit des choſes que nous voyons ici tous les jours, que ſi on les déguiſoit en leur donnant un jour d'èloquence, qui leur ſeroit peu naturel.

Faites moi le plaiſir, mon R. P. de faire part de ce que je vous envoie aux perſonnes à qui vous ſavez que je dois cette marque de ma reconnoiſſance. Je ſuis de tout mon coeur et avec bien du reſpect dans la participation de vos ſaints ſacrifices.

Mon Révérend Père,

Votre très humble et

très obéiſſant ſerviteur,

en N. S.

V. BIGOT,

de la Cie de Jéſus.

De la miſſion des Abnaquis
à l'Lacadie, 30 7bre, 1701.

efcris
point ,
jamais
nclina-
e récit
us les
r don-
feroit

P. de
e aux
cette
uis de
efpect
ifices.

r,

OT,
éfus.

Achevé d'Imprimer par J. Munsell, à Albany, ce 17 March, 1858, d'après l'originel conservé à la Maison Professe, de Paris.

No 57 J. G. Shea

bany,
on-

ea